

L'esquisse achevée, Lucien se pencha pour la mieux examiner.

— Eh bien, est-ce réussi ? demanda Paul.

— Parfaitement ; ces têtes sont bien posées et, avec autant d'esprit que de talent, tu as donné à chacune d'elles ses traits caractéristiques.

A ce moment, la jeune fille dont nous avons parlé se pencha sur l'épaule de l'artiste en disant :

— C'est très bien fait, monsieur ; c'est joli, joli !

En même temps elle avançait la main et s'emparait prestement du papier.

Avant que Paul et Lucien fussent revenus de leur surprise, la demoiselle se le était déjà loin. Elle tenait le papier au-dessus de sa tête et faisait voir le dessin à tout le monde, en riant comme une folle.

Paul voulut la suivre pour lui reprendre la feuille.

— Non, lui dit Lucien en l'arrêtant, n'attirons pas davantage l'attention sur nous.

Le jeune ingénieur voyait que des regards furieux se dirigeaient sur son ami et lui.

Le garçon passait, Lucien lui mit une pièce de deux francs dans la main et, se levant aussitôt :

— Viens, dit-il à Paul, allons-nous en !

Ils se dirigèrent vers la sortie.

Pendant ce temps, le dessin passait sous les yeux de ceux qui, sans le savoir, avaient posé devant l'artiste.

Sauf Frédéric le canotier et son voisin à la mine sournoise, personne ne s'irrita ; au contraire, on s'égayait fort, et Mme Prudence, la première, donna l'exemple en se mettant à rire de bon cœur.

— Moi je ne ris pas, dit Frédéric qui, debout, roulait des yeux effrayants, je n'admets pas que ce petit rapin se soit permis de me caricaturer ; j'avais déjà un compte à régler avec lui, mais cette fois je lui enlèverai l'envie de recommencer.

Et, s'adressant à son voisin.

— Bernard, viens avec moi, je vais faire voir à ce galopin de quel bois je me chauffe. Ah ! ah ! ajouta-t-il, en entraînant son camarade, tout à l'heure on va rire encore.

Frédéric était connu et beaucoup de personnes craignaient que sa brutalité ne l'entraînât trop loin.

L'émotion causée par l'incident s'était vite propagée dans tout l'établissement.

Un homme d'une quarantaine d'années, décoré de la Légion d'honneur et venu là en curieux, s'approcha de Mme Prudence et des autres personnes de sa société.

— Voilà bien du bruit pour peu de chose, dit-il ; il n'y a là qu'une espièglerie. D'ailleurs ces deux jeunes gens sont de bonne compagnie. Je connais l'un d'eux, le plus grand.

— C'est un jeune ingénieur de grand avenir ; il est le fils du savant Dr Delteil.

La marchande à la toilette tressaillit violemment.

— Et l'autre monsieur, l'autre ? demanda-t-elle comme anxieuse.

— Je ne le connais pas, madame ; je sais seulement que c'est un artiste, qu'il est l'ami de Lucien Delteil et qu'il est depuis peu revenu d'Italie.

Mme Prudence se dressa comme par un ressort.

Son visage s'était couvert d'une subite pâleur, et son front se mouillait d'une sueur froide. Elle le sentit ses jambes chanceler sous elle, et elle n'eut que le temps de s'appuyer sur une de ses clientes pour ne pas tomber.

— Mais qu'avez-vous donc, Mme Prudence ? lui demanda Mlle Amélie.

— Rien, rien, répondit-elle, ce n'est rien !

Mais l'inquiétude et l'effarement de son regard démentaient ses paroles.

— C'est drôle ! fit une femme.

— Oh ! une espèce de malaise répondit une autre.

Soudain on entendit au dehors le bruit d'une dispute, des cris, des clameurs.

Mme Prudence, plus pâle encore et les yeux enflammés se redressa ; puis elle poussa un grand cri rauque et, laissant ses clientes ahuries, elle se précipita hors de l'établissement.

Elle vit à environ quarante pas d'elle, un rassemblement. C'était là qu'on se disputait, qu'on se battait.

VII.—QUELLE EST CETTE FEMME

Mme Prudence, affolée, s'élança vers le rassemblement.

Elle arrivait là lorsque se fit entendre le bruit sourd, sinistre, d'un corps tombant à l'eau, aussitôt suivi de nouvelles clameurs, que domina ce cri poussé par Lucien Delteil :

— Au secours ! au secours !

Lucien avait jeté ce cri désespéré avant de se précipiter dans le fleuve afin de tenter de sauver son ami qui ne savait pas nager.

La mère de Paul vit le saut de Lucien dans la Seine et, chose plus épouvantable, elle vit le bouillonnement de l'eau à l'endroit où les deux corps venaient de disparaître.

— Mon Dieu, prononça-t-elle d'une voix étranglée, qui n'avait plus rien d'humain, est-ce qu'on va les laisser périr ? N'y a-t-il donc ici personne pour leur porter secours ?

Les témoins du drame, hommes et femmes, étaient maintenant muets, consternés.

Et personne ne se sentait le courage de secourir les deux jeunes gens, dont l'un, Lucien, venait de reparaître à la surface de l'eau, ayant contre lui son ami que son bras gauche enlaçait.

Mais si bon nageur qu'il fût, étant habillé et chaussé de bottines, il n'aurait pas pu résister longtemps au courant qui les entraînait.

Hélas ! acte de dévouement inutile, puisque, seul Lucien ne pouvait sauver Paul et était même menacé de mourir avec lui.

Léonie se tordait les bras de désespoir et ne cessait de faire entendre des plaintes, des gémissements.

— Mais ils vont mourir ? s'écriait-elle. Cinq cents francs, cinq cents francs à celui qui les sauvera !

Paroles sans écho. Malheureusement, il n'y avait pas là un sauveteur.

Tout à coup deux gendarmes parurent ; ils arrivaient un peu tard, car Frédéric le canotier et son camarade Bernard avaient déjà pris la fuite. Et ils devaient échapper à la justice, n'étant connus que de leurs amis, qui, certainement, ne les dénonceraient point.

En même temps que les gendarmes arrivaient sur le lieu de la scène, on entendit crier, du milieu du fleuve :

— Tenez bon, tenez bon ! nous sommes à vous !

En effet, une barque, montée par deux pêcheurs, s'avancait à force de rames.

Rendons ici hommage aux braves pêcheurs de Bougival qui tous, sont des sauveteurs.

Arrivés près de l'endroit qu'on leur désignait et qu'ils voyaient, d'ailleurs, car bien que ses forces fussent épuisées, Lucien luttait encore avec la suprême énergie du désespoir pour ne pas couler à fond, l'un des pêcheurs, qui s'était débarrassé de ses vêtements, se jeta à l'eau.

Il y eut sur la rive un moment d'anxiété terrible pendant lequel on eût entendu voler une mouche. Puis ce fut un bruit des applaudissements que les deux jeunes gens furent retirés de l'eau et couchés dans la barque.

Lucien s'était évanoui, et, pas plus que son ami, il ne donnait signe de vie.

La mère, à genoux, les mains jointes, sanglotait.

— Amenez les à bord, dit une voix.

— Non, pas ici, répondit un des pêcheurs, de l'autre côté de la rivière ; comme cela, on n'aura pas à les transporter à bras de si loin, et ils auront plus tôt les soins dont ils ont besoin.

— Est-ce qu'il y en a un de mort ? demanda-t-on.

— Ça, je ne sais pas, répondit le pêcheur.

La barque se mit en marche pour gagner la rive gauche.

Alors la marchande à la toilette se releva et s'élança vers le pont en même temps qu'une centaine de personnes. Tout ce monde était déjà sur la rive gauche quand la barque y aborda, en face du restaurant Prestrot-Souvent.

Les deux corps furent d'abord déposés sur la berge.

Tous les deux étaient immobiles et avaient sur le visage la pâleur de la mort.

Mme Prudence, au premier rang de la foule, regardait les deux amis, haletante, sans voix, hébétée.

Un homme de haute taille, vêtu d'une redingote à longue jupe dans laquelle son corps un peu gros était fort à l'aise s'approcha.

C'était un vieillard aux longs cheveux blancs tombant sur le cou ; il avait la tête nue et montrait tout le haut de son crâne dénudé ; il portait toute sa barbe, moins blanche que les cheveux ; ses yeux, très doux, étaient pleins de finesse ; sa belle et large figure rappelait celle du Dr Villarceau, en ce sens qu'elle reflétait les mêmes sentiments de bienveillance et de bonté.

Cet homme, ce beau vieillard aimé de tous, surtout des enfants, était le médecin de Bougival.

Il s'agenouilla près des deux amis, les examina, les palpa, fit passer dans leurs poumons le souffle des siens, puis se releva les yeux rayonnants, les lèvres souriantes.

— Celui là, dit-il montrant Lucien, n'est qu'en syncope : il a perdu connaissance par suite de l'épuisement complet de ses forces ; il ne court aucun danger.

L'autre n'est qu'à demi-asphyxié, continua-t-il, et j'espère bien que grâce aux soins qui vont lui être donnés, nous le sauverons.

La mère de Paul, qui avait écouté, toute palpitante d'anxiété, de crainte et d'espoir, poussa un cri de joie délirante.

Sur un signe du docteur, des hommes robustes prirent les deux jeunes gens et les transportèrent dans la maison Prestrot-Souvent où une chambre fut donnée à chacun.

De l'autre côté de l'eau, on entendait les florflors de l'orchestre ; il y avait là de nombreux danseurs qui ne savaient rien encore du drame qui venait de se passer à quelques pas d'eux.

La marchande à la toilette regardait autour d'elle ayant l'air de chercher quelqu'un. Enfin elle dit à très haute voix.

— Où est donc le brave homme qui s'est jeté à l'eau ?

Un homme s'avança.

— Madame, dit-il, c'est moi ; que me voulez-vous ?

— J'ai promis cinq cents francs à celui qui sauverait les deux jeunes gens.

Elle tira des billets de banque de sa poche et mit les cinq cents francs dans la main du pêcheur, qui n'en pouvait croire ses yeux.

On applaudit et l'on cria bravo !

Ceci se passait devant la porte du restaurant. Mme Prudence y entra et demanda qu'on voulût bien lui indiquer la chambre qui avait été donnée au plus malade des deux jeunes gens.

On ne pouvait mal accueillir cette femme, qui venait de donner si généreusement cinq cents francs au pêcheur. Assurément elle connaissait ce jeune homme et peut-être même elle était sa parente.